

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION DE

M. MARCEL PRÉVOST

Le 21 avril 1910



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC X

INSTITUT.
1910 — 5



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL: 773-936-3000
WWW.CHICAGO.EDU



Helio Dujardin

Phot. Bert

ACADÉMIE FRANÇAISE

M. Marcel PRÉVOST, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Victorien SARDOU, y est venu prendre séance le jeudi 21 avril 1910, et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

Votre investiture exerce, sur les heureux qui en sont l'objet, une influence singulière. Jusqu'à la veille de son élection, le candidat à vos suffrages se découvre en secret, et quelquefois publiquement, quarante raisons de les mériter. Sans déprécier ses concurrents, il professe pour sa propre candidature une loyale préférence, qu'il justifie par des considérations d'opportunité : historien, il encourage l'Académie à faire un plus large accueil à l'histoire ; dramaturge, il estime qu'il y a déjà beaucoup d'académiciens romanciers. Dénombrant et feuilletant son œuvre dans sa mémoire, il lui attribue des qualités rares et diverses.

Quelque volume de cette œuvre le gêne-t-il un peu? il passe outre, et, comme les femmes pour certains souvenirs de leur jeunesse, il pense résolument : « Celui-là ne compte pas ! » Arrive enfin le jour mémorable : le candidat est élu. Soudain, cet outrecuidant personnage s'abîme dans un océan de confusion. Il cherche par quels accents émus, par quelles humbles épithètes il proclamera son néant. Ainsi, c'est à l'heure même où votre choix devrait exalter son orgueil qu'il reconquiert la modestie. Pourquoi?... C'est qu'à peine nommé, votre nouveau confrère médite déjà la première phrase de son discours académique.

J'ai parcouru, Messieurs, beaucoup de ces exordes. J'y ai trouvé les plus ingénieux commentaires de l'apostrophe du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne!... » Je n'en ai pas lu qui traduisît parfaitement ma reconnaissance. Un romancier que vous accueillez a deux motifs de vous rendre grâce, alors que d'autres n'en ont qu'un : il pense qu'il va s'asseoir à côté des plus illustres romanciers de son temps; mais il pense aussi que ni Balzac, ni Flaubert, ces deux créateurs du roman moderne, ne parlèrent sous ces voûtes. Son étonnement d'avoir été choisi n'est donc pas une feinte de rhétorique; sa modestie n'est pas de commande; il cherche sincèrement, hors de sa personne et de son œuvre, les raisons qui vous déterminèrent. J'aperçois la principale, pour ce qui me concerne, dans le glorieux nom, objet de ce discours. A qui fut l'un des rois du théâtre de son époque, comment désigner sitôt un successeur du même état?... La place idéale que Sardou occupait restera provisoirement vide. Mais, comme

sa vie fut tour à tour un roman d'action et une féerie charmante, il vous a plu que le récit de cette vie active et romanesque vous fût fait par un conteur d'histoires.

Un bon commencement de ce récit montrerait quelque ressemblance avec certaines pages de la *Peau de chagrin*. « Par une humide matinée de novembre, sur le pont Napoléon, tandis que les passants se hâtaient, les uns vers la Cité, les autres vers le quartier Latin, quelques pêcheurs à la ligne, indifférents au mouvement des piétons et des voitures, s'efforçaient d'amorcer les poissons qu'attire en cet endroit du fleuve le débouché d'une conduite. La plupart concentraient manifestement leur pensée et leur désir sur le morceau de liège dansant parmi le remous des eaux. Seul, un jeune homme d'une vingtaine d'années donnait des signes de distraction. On l'eût dit plus occupé d'observer ses compagnons, de contempler le décor vénérable du vieux Paris, de recueillir au vol les allures et les propos des passants ou de suivre le cours de ses propres rêves, que de guetter la fortune de l'hameçon. Modestement vêtu, la cravate haut remontée, il avait la plus charmante figure : des cheveux noirs, abondants, partagés au milieu du front, retombaient de chaque côté des joues, découvrant à peine le bas des oreilles. Les yeux foncés s'embusquaient sous l'arcade des sourcils ; le nez était long, bien modelé, avec des narines larges, d'un dessin délicat. La bouche, plutôt grande, souriait ironiquement, même au repos. Une mâchoire inférieure puissante, tendue en avant, accentuait dans la force et la volonté ce que les traits exprimaient de fin, d'avenant, de spirituel. Mais tout le visage et toute la personne du

jeune pêcheur se caractérisaient par une mobilité merveilleuse. En vain s'efforçait-il de discipliner son attitude à la ressemblance des autres : ceux-ci ne le sentaient pas des leurs. Il les scandalisait par sa curiosité et les inquiétait par ses gestes. L'un d'eux, qui ramenait, tout fier, un petit corps d'argent crispé au bout de son fil, lui dit dédaigneusement : — « Mon jeune ami, vous ne serez jamais un pêcheur!... » Jugement sévère, qui parut impressionner le néophyte. Il retira sa ligne, ramassa son attirail de pêche, quitta le parapet... Au bout du pont, une marchande de pommes de terre frites, emmitouflée de châles et de mitaines, surveillait la cuisson de ses rondelles dorées; il en acheta pour quelques sous : ne fallait-il pas remplacer le déjeuner que la Seine refusait?... Lesté de ce léger viatique, il gagna une des maisons du quai, où il habitait tout près du toit. Cinq étages d'un escalier fort raide... Il les monta d'un pas alerte, d'un pas d'étudiant, de ce pas dont il montait encore, il y a moins de deux ans, les marches de l'Institut. Car cet amateur distrait et infructueux dont se riaient les ablettes et les pêcheurs de la Seine, c'était Sardou à vingt ans.

Messieurs, mon récit n'invente rien : ni la mansarde, ni le repas aussi populaire, mais plus frugal que le « fricot » de Théodora; ni la vaine pêche à la ligne; ni le conseil décourageant du professionnel... Tel fut Sardou vers sa vingtième année. Depuis qu'il était né, — le 5 septembre 1831, rue Beautreillis, derrière le monument où s'abrite aujourd'hui l'école Massillon, — d'un père professeur engendré lui-même par un soldat de l'Empire, sa vie, sauf quelques mois passés à Briennon-l'Archevêque,

n'avait guère cessé d'avoir pour cadre l'horizon de l'ancien Paris. Une fois, pourtant, après une fièvre scarlatine, on l'avait envoyé aux rives de la Méditerranée. Il y était resté un an et en était revenu avec des taches de soleil et d'indigo miroitant au fond des yeux... Sa vraie patrie, le berceau de sa race, n'était-ce pas cette côte azurée? Écoutez les résonances de son nom : « *Lou Sardou!* » Et nous connaissons désormais la double source de son génie littéraire. Somptueux évocateur de l'Orient et de l'Italie, il est bien le fils de cette mer gréco-latine où s'est reflétée la plus grandiose histoire du monde. Seulement, le hasard a fait naître ce petit Sarde dépaysé sur la nef rouge et bleue qui ballotte, mais ne chavire! Paris a coloré son premier regard, suggéré sa première pensée, Paris chargé d'histoire, lui aussi, comme Athènes et Rome, — Paris avec les âges successifs de ses monuments et de ses rues, les documents accumulés par les siècles, les bibelots qu'épargna le temps; Paris avec ses secousses populaires qui souvent firent trembler l'Europe; Paris où un Sardou de dix-sept ans écoute les Vésuviennes haranguer la foule, acclame Lamartine passant à cheval au milieu du peuple, assiste aux réunions des démagogues, s'amuse de la terreur des bourgeois; Paris où il fait la chasse aux souvenirs de l'autre Révolution, la grande! — converse avec la femme du conventionnel Lebas, évoque Grétry avec M^{me} de Bawr, touche de ses doigts, fiévreux d'émotion historique, la baignoire où l'Ami du Peuple prit son dernier bain dans son propre sang.

Tout en dégustant ses pommes de terre frites et en contemplant sa ligne désarmée, à quoi rêvait ce jeune

pêcheur distrait, qui ressemblait à Bonaparte? Il voulait écrire pour le théâtre. L'impérieuse vocation l'aiguillonnait depuis longtemps, parmi les autres labeurs auxquels le contraignaient la volonté paternelle et la nécessité de vivre. Dix-huit mois durant, il avait étudié la médecine; il avait essayé du journalisme; il fournissait à la Biographie générale de Didot des articles sur la Réforme et sur la Renaissance. Il étudiait Cardan, mathématicien et médecin, mais aussi devin, ce qui le recommandait à un commentateur curieux déjà du monde des esprits. Il traduisait Erasme et calligraphiait sa traduction : texte inestimable que j'ai feuilleté avec attendrissement. Enfin, il se laissait voler sa vie par les exigences mêmes de la vie, et prenait sur son sommeil pour écrire ses premières œuvres... Profitons du moment où il quitte sa mansarde et s'envole de nouveau vers Paris, — vers les bibliothèques, vers une leçon à donner, vers quelque théâtre, — parcourons les manuscrits épars sur sa table. Il en est temps encore : bientôt leur nombre défiera l'inventaire.

Sur sa table à écrire, au commencement de l'an 1851, voici ce que nous trouvons. Une tragédie suédoise, la *Reine Ulfra*, en vers. Innovation singulière : les vers y sont proportionnés à l'importance sociale des personnages. La reine parle en alexandrins, les ministres en décasyllabes. Quant au menu peuple, c'est encore trop qu'on lui permette de s'exprimer en petits vers inégaux... Voici *Bernard Palissy*, autre tragédie, toute en alexandrins, celle-là. Voici des comédies : *La Taverne*, *Fleur de Liane*, *Paris à l'envers*, *Candide*, *les Premières armes de Figaro*... Tout cela d'une merveilleuse écriture, nette comme de

l'elzévir. Quel va être le sort de cette calligraphie?... Second chapitre de l'admirable histoire de Sardou, qui ressemblerait cette fois moins à une page de Balzac qu'à un conte de M^{me} d'Aulnoy, — et qui pourrait s'intituler : « Histoire de trois fées et d'un pêcheur à la ligne. »

En ce temps-là, Messieurs, les destinées des auteurs dramatiques ne relevaient pas seulement de leur génie. La pièce excellente, comme la pièce détestable, se heurtaient d'abord au même obstacle : comment être lues par un directeur? Cela dépendait de mystérieuses influences. Un kobold était accroupi derrière le seuil du théâtre; selon les lubies de ce kobold, le rouleau déposé dans sa loge y servait à caler la table, ou finissait par atteindre le bureau directorial. Cela dépendait aussi de gracieuses fées que les directeurs engageaient, non seulement pour jouer sur leurs scènes, mais pour les guider dans le choix des pièces, et même dans l'ordinaire de la vie. Il y avait une fée, une fée de première importance, comme il convient, au Théâtre-Français. Elle se nommait Rachel. Ayant écouté quelques vers d'*Ulfrá*, elle laissa tomber cet arrêt : « Une pièce qui se passe en Suède, c'est impossible... » Par bonheur, sur les destinées de l'Odéon veillait alors une autre fée, moins illustre, appelée Bérnagère. C'est un joli nom de fée, n'est-il pas vrai?... la fée Bérangère..., bien qu'un peu léger et pimpant pour une fée Odéonienne. Ayant aperçu par hasard le manuscrit de la *Taverne*, elle en admira l'écriture. Et, avec cette promptitude de jugement qui sied aux personnes surnaturelles, elle dit à Gustave Vaës, l'un des directeurs de l'Odéon, qu'elle

assistait de ses conseils : « Lis donc cela, je suis sûre que c'est bien. » Gustave Vaës obéit, trouva, lui aussi, que « c'était bien » (on ne contredit pas les fées), et décida que la *Taverne* serait représentée. Elle le fut, en effet, le 1^{er} avril 1854. Mais vit-on jamais directeur jouer une pièce de débutant sans y changer quelque chose? Vaës commença par changer le titre; la pièce s'appela : *La Taverne des Étudiants*. Et cette ingénieuse addition suffit pour la jeter par terre. Les étudiants, puissance de ce temps-là, se tinrent pour insultés. Le tapage fut effroyable; on dut afficher un autre spectacle après cinq représentations.

Un four au théâtre, cela constitue, — prenons-y garde, — une certaine position d'auteur dramatique. Je suis sifflé, donc je suis. Sardou présente, à l'Odéon encore, son *Bernard Palissy* : un des directeurs le reçoit, l'autre le refuse. Le directeur de l'Ambigu accueille *Fleur de Liane*, mais il en meurt, et son successeur égare le manuscrit. Le *Bossu*, excellent drame de cape et d'épée, est refusé par Mélingue. *Paris à l'envers* est refusé au Gymnase par Montigny... Le pauvre pêcheur du pont Napoléon regagne sa mansarde; sa table est toujours couverte de manuscrits; seulement, ce sont des manuscrits retour du théâtre, des manuscrits refusés... Que va-t-il faire?

On a dit qu'à ce moment critique de sa jeunesse il avait songé au suicide. Avec un beau rire d'optimiste ironique, lui-même s'en défendit toujours. La vérité, c'est qu'il pensa seulement au suicide de l'auteur dramatique. Il faillit émigrer, chercher fortune outre l'Océan, au pays de l'*Oncle Sam*... Ici apparaît, pour l'avertir, cette intervention mystérieuse qu'il peut nous plaire d'appeler : hasard,

mais où lui, filleul des fées, saura reconnaître une force consciente et protectrice. L'émigrant de demain fait ses dernières courses dans Paris; peut-être même va-t-il retenir sa place pour le Havre. Au moment de traverser une rue qu'obstrue un lourd et lent fardier chargé de pierres de taille, il s'efface pour laisser passer un vieillard. Et voilà qu'un des énormes blocs, mal arrimé, se détache, écrase le vieillard sous les yeux du jeune homme épouvanté. Sardou comprend cette injonction des volontés invisibles : il ne doit pas désespérer; il ne doit pas désertier... Aussi bien, une démarche reste à tenter, devant laquelle il reculait, après tant d'échecs. On lui a donné une lettre d'introduction pour une troisième fée, la plus âgée des trois, mais qui sera jeune éternellement, comme il convient aux fées; si jeune, que son nom fait surgir l'image de la jeunesse : Virginie Déjazet.

L'actrice demeurait à Seine-Port. Rien de plus charmant, de plus frais que cette visite de Sardou à sa future interprète. Un leste, mince et vif garçon de vingt-six ans, qui en paraît vingt, court dans les bois de Cesson, où le train l'a déposé : trois quarts d'heure à travers les bois, qu'embaume et décore le printemps. Futaies miraculeuses, taillis enchantés, asiles, n'en doutez pas, de ces divinités familières qui, désormais, escorteront toute sa vie ce pèlerin privilégié. Elles sont là qui le guettent, moqueuses, et tout de même bienveillantes. Derrière ce bouquet d'épines et de fougères, n'est-ce pas un trilby à blanche barbe fleurie, à bonnet pointu, qui cligne de l'œil, et chuchote : « Tu seras roi!... » Le tronc penché d'un bouleau, pâle et svelte entre les houx et les chênes, évoque la fuite

d'une Galatée décochant avec une baie rouge, avec un gland du dernier automne, sa rieuse prédiction : « Tu seras roi!... » Un soleil léger rit aussi, dans l'atmosphère verte et dorée. « Tu seras roi! tu seras roi!... » Ainsi susurrent les esprits des bois, comme pour *Macbeth*, comme pour *Peer Gynt*... Avec un émoi délicieux, l'agile piéton écoute leurs chuchotements s'entre-croiser. Il a l'intuition, pour la première fois, de comprendre leur langage. Douze ans plus tard, racontant lui-même ce voyage d'enchantement, il s'écriera :

« Tout semblait s'ouvrir devant moi comme au coup d'une baguette de fée... »

La fée Déjazet arrive, souriante, les mains pleines de plâtre, disant en riant : « — Pardon! j'étais en train de réparer un mur! » On cause; le jeune homme dépose son *Candide* sur la table, baise avec effusion le plâtre des blanches mains, prend la fuite sans se retourner. « Une voix secrète me disait : Le charme est rompu, ton heure est arrivée... » L'entendez-vous, le croyant au monde des esprits? Mais tout à l'heure, chez la fée, en même temps que le croyant, l'observateur a pénétré. Il a noté, — il se rappellera après douze ans : « la maison qui a appartenu à Bosio, puis à la marquise de Corte; le grand tableau, à la placé d'honneur, représentant l'Amour sous les traits de Jules Janin; le bon mobilier Empire, les fauteuils en velours d'Utrecht et les tasses jaunes sur les guéridons à galeries de cuivre... » Bien Sardou, n'est-il pas vrai? ce mélange de fétichisme optimiste et de solide documentation bibelotière.

Les directeurs de théâtre, Messieurs, partagent avec

certaines critiques le privilège de découvrir le talent des auteurs dès que le public les acclame. A peine Sardou a-t-il triomphé chez Déjazet, non pas avec *Candide* exclu par la censure, mais avec *les Premières armes de Figaro*, que toutes les scènes veulent et jouent du Sardou. Le Palais-Royal donne *les Gens nerveux*; le Vaudeville donne *l'Écureuil*. On applaudit de nouveau Déjazet dans *Monsieur Garat*. Puis c'est, jusqu'en 1869, une série de comédies caractérisées par une observation très réaliste, très vigoureuse, un dialogue très solide et très spirituel, et une intrigue très ingénieuse, mais passablement laborieuse. L'observation, l'esprit sont spontanés : leur spontanéité fait ressortir l'effort, d'ailleurs presque toujours heureux, de l'agencement. *Nos Intimes, les Ganaches, la Famille Benoiton, Nos bons villageois, Maison neuve, Séraphine*, illustrent cette série de comédies. La plus célèbre de toutes s'appelle : *les Pattes de mouche*.

Qu'apportait donc de nouveau et d'éclatant, à la scène française, ce nouvel écrivain? On répond d'ordinaire : l'ingéniosité de l'intrigue, l'adresse à imaginer, à entre-lacer, à dénouer les incidents imprévus; et l'on appelle indéfiniment Sardou : l'auteur des *Pattes de mouche*. C'est, à mon sens, le frustrer de ses plus nobles qualités d'auteur dramatique pour lui faire honneur de ce don secondaire, qui me semble chez lui plutôt acquis que naturel, et qui fut le génie spécial d'un Eugène Scribe. En revanche je salue dans son œuvre la vision minutieuse et pittoresque des milieux et des caractères, la vivacité des répliques, la vigueur comique et tragique, l'imagination des détails, l'exacte prévision de l'effet à obtenir par le moyen choisi,

l'art de composer une scène. Et je distingue aussi, à la racine même de son talent, deux grandes forces humaines, qualités ou défauts selon l'usage que l'homme en fait, mais qui, utilisées par Sardou pour son œuvre de théâtre, mirent à part, en son époque, l'œuvre et l'auteur. Le premier de ces dons merveilleux fut la curiosité; — le second, le goût de l'action, j'allais dire, de la domination. Curiosité, — goût d'agir, d'intervenir, de dominer; la curiosité s'unissant à l'activité pour aboutir au théâtre : voilà, je crois, les nervures centrales d'un Sardou.

La curiosité, d'abord. Non pas cette curiosité passive qui se contente d'écouter ou de lire un récit; la curiosité réaliste qui veut voir, toucher les êtres et les choses, qui agit pour se satisfaire, et, satisfaite, se traduit en action. Curiosité du présent : Sardou sera un infatigable guetteur d'actualité. Des événements et des gens de son temps, il aura tout vu, tout pratiqué : la Révolution de 48; l'Empire et la Cour de Compiègne, où il interviendra par des œuvres hardies comme *la Famille Benoiton*; le 4 septembre, où il contribuera personnellement à sauver les Tuileries; les hommes et les aventures de la troisième République, audacieusement retracés dans *Rabagas* et *Daniel Rochat*. Non seulement il connaîtra l'actualité, mais il en aura l'intuition : il la devinera à la minute même où elle se crée. Et tout de suite, il voudra la posséder, la dominer, la repêtrer à son gré par le moyen d'action qui lui est propre. La pièce que le public attend inconsciemment, c'est toujours lui qui la donnera, non par calcul ou par réclame, comme on l'a insinué, mais parce qu'il déborde d'information, qu'il a hâte de lancer son mot d'ordre et de donner

son coup de barre : dénonçant tour à tour l'immoralité de la spéculation outrancière ou les périls sociaux du divorce, osant se mesurer avec la fausse dévotion comme avec les excès de la démagogie ou les iniquités de la raison d'État.

Voilà pour le présent. Mais la curiosité d'un Sardou dépasse son temps et les lieux où il vit. Il lui faut, pour se repaître à l'aise, le vaste champ du passé, l'histoire de tous les temps et de tous les lieux du monde. Historien ? Non pas ! Compiler et coordonner des textes n'est qu'accessoirement son affaire. Dans l'histoire comme dans l'actualité, il portera, avec sa curiosité réaliste, son goût passionné d'action. Autre chose est de publier un gros livre, bourré de science, sur Byzance ou sur le Paris de Robespierre, — autre chose est de ressusciter Byzance, de la dresser sur le sol avec ses murs bariolés et ses dômes bardés d'or, de jeter dans le cirque des *bleus* et des *verts* vivants et hurlants, — ou encore de prendre Robespierre par le bras, de le regarder dans les yeux, de lui imposer des gestes, de lui souffler des paroles qui sonnent aux oreilles. Le même besoin de toucher le passé, de s'y mêler avec ses sens autant qu'avec son esprit, ne devait-il pas faire de Sardou un fureteur et un bibelotier ?.. Qu'est-ce qu'un meuble, une draperie ; qu'est-ce qu'une gravure, une statuette, un bibelot anciens ? Parfois une chose d'art qui porte en soi sa valeur depuis le jour où l'artiste l'a créée ; mais même si ce n'est pas une œuvre d'art, c'est un témoin, un fragment de l'humanité d'hier. C'est aussi une sorte d'amulette. La voyante, pour évoquer un absent, exige un objet qui lui ait appartenu. L'objet ancien, c'est l'amulette évocatrice de cet absent définitif : le Passé...

Des mains de Merveilleuses, aujourd'hui réduites en poussière, ont ganté ces mitaines que voilà : dès lors ces mitaines ne sont plus un peu de coton ou de soie usés et souillés ; elles sont une relique ; quelque chose de la grâce féminine d'une époque est emprisonné dans leurs mailles... Et les vieux livres !... Plus encore que les bibelots, ils sont évocateurs. Ils sont la pensée même du passé. Un Sardou accumulera donc les bibelots et les livres. Il les accumulera sans dépenser à les choisir beaucoup de réflexion, sûr de son instinct, sûr que ce qui ne sert pas aujourd'hui servira quelque jour. Les bibelots s'entasseront dans l'appartement parisien, dans la villa suburbaine. Les livres empliront les greniers de Marly, qu'il faudra étayer pour en soutenir le poids : dédale inaccessible, où, seul, le génial démon du logis saura se reconnaître... Mais qu'on ne s'y trompe pas : livres, bibelots, meubles, la maison même avec son parc et ses sphinx de pierre, ne sont, si j'ose employer ici un terme scientifique très expressif, qu'un sous-produit de la magnifique et tyrannique curiosité qui force le maître de ces richesses à étreindre le passé en même temps que l'actuel, et à les faire vivre à son gré, dans le théâtre. Peu lui chaut d'être un antiquaire, ou même un châtelain. Son plaisir, c'est d'agir sur une scène, écouté, obéi comme jamais général victorieux ne le fut de ses troupes, d'arriver là gros d'une idée, d'un site, d'un temps, de passions, de visages, de mouvements, et de forcer tout cela à exister, à remuer, à palpiter devant soi. Ah ! voilà qui est vivre, et bien plus que les héros de l'histoire, limités par le temps et par l'espace. Quand pour rassasier à la fois sa

curiosité et son appétit d'action, on a cette possibilité prodigieuse, le reste paraît singulièrement fade. Fades, les pages doctrinaires des livres à thèse. Mesquines, les influences qu'on peut exercer, dans la vie contemporaine, sur les hommes que l'on essaie de gouverner. Sardou n'acceptera qu'une magistrature : celle par quoi il régira pour le mieux les intérêts de cet étrange royaume où vivent simultanément Cléopâtre et Justinien, le duc d'Albe et Napoléon, où l'on passe dans la même journée d'Athènes à New-York, de Sienne à Pétersbourg, — où le destin même vous obéit : le théâtre.

Hier et aujourd'hui... L'actualité et l'histoire... Le sol où l'on vit et les contrées lointaines... Connaître tout cela, réaliser tout cela, intervenir activement dans tout cela, — est-ce assez pour la curiosité dominatrice d'un Sardou? Non! Il lui faudra davantage. Pauvre curiosité, celle qui se limite à la parcelle d'univers que nous habitons! Pauvre curiosité encore, si elle se désintéresse de l'invisible, ou de ce qui est en aval du présent sur le cours des choses! Mais n'offrez pas à ce réaliste, pour le satisfaire, des calculs de mécanique céleste ou des théories de métaphysique. Il n'en a cure. Ce qu'il faut à sa curiosité de l'au-delà, comme à sa curiosité de l'avenir, — c'est un avenir et un au-delà qui vivent, où l'on vive soi-même, un inconnaisable qui nous accueille, qu'on interroge au besoin, où l'on agisse et même que l'on régente un peu. Du moment que Sardou n'est pas matérialiste (et tout, en lui, se rebelle contre les hypothèses glacées du matérialisme), sa façon de spiritualisme sera celle de l'apôtre qui veut toucher les revenants. D'autre part,

pour une âme enfiévrée de curiosité, quelle séduisante façon de survivre que ces voyages dans les espaces planétaires, interrompus par des réincarnations successives ! Indéfiniment des vies, des vies humaines où l'on récupérera des yeux et un cerveau, et, dans l'intervalle de ces vies, pas même le sommeil opaque : une sorte de songe de Scipion, bercé par l'harmonie des sphères... Ainsi la curiosité et le besoin d'agir sont assurés d'être éternellement satisfaits, — tandis que dès maintenant l'au-delà et le réel, demain et aujourd'hui communiquent... Sardou sera spirite... Ce guéridon, pareil à ceux qu'il remarquait, à vingt-six ans, dans le salon de Seine-Port, ce meuble d'acajou et de cuivre que, devenu célèbre, il garde à portée de sa main, ce n'est plus seulement un témoin du passé ; c'est un truchement fidèle, une sorte de phonographe qui permet d'entendre réellement les voix de l'au-delà... Souvent il l'interroge, d'une foi sincère : il est tellement convaincu qu'écrivant certain jour une pièce sur le spiritisme, il fit un plaidoyer spirite et un cours svedenborgien, et, pour la seule fois de sa vie, manqua la pièce. Il interroge ; docile, le guéridon martèle sa réponse... Mais j'imagine aussi l'auteur de *Spiritisme* interrompant son travail, et, sans quitter sa table à écrire, sans aller jusqu'au guéridon, se contentant de le contempler, et de méditer. A côté de l'immortalité certaine promise à son nom, il rêve de l'autre survie qui lui tient peut-être plus au cœur, la survie active où l'on regardera vivre les vivants, où l'on entendra leurs paroles, où l'on pourra, sur leur appel, intervenir encore parmi eux. Le guéridon à galerie de cuivre, qui dure déjà depuis

plusieurs générations humaines, durera encore après celle-ci... Des voix, des mains l'interrogeront sans doute, dans l'avenir... Quelle opportunité, pour les désincarnés d'alors, de s'évader un instant de la spiritualité pure, d'interrompre l'entretien avec les sphères et de reconverser avec les enfants des hommes!... Tant de fois importuné sur la terre par l'interview, je gage que le grand dramaturge prenait dès lors la résolution de ne pas trop résister à l'interview spirite. Et pourvu que l'interlocuteur ne fût pas un sot et que le guéridon fût de la bonne époque, il s'entendait déjà répondant au : « Qui êtes-vous? » du médium, — un net, un impérieux : « C'est moi... Sardou... »

Messieurs, avant d'essayer cette esquisse de l'armature intellectuelle de Victorien Sardou, je m'étais arrêté, dans l'énumération de ses œuvres, à la date de 1868, où fut jouée *Séraphine*. Tout le théâtre du maître, jusque-là, est un théâtre de comédie. Nous allons maintenant vérifier, dans cette œuvre, un phénomène dont elle n'est pas le seul exemple. Comme les délicats appareils qui servent à prévoir et à enregistrer les secousses du globe, la littérature de cette époque révèle l'approche d'un cataclysme. Le sursaut de la courbe n'est pas seulement sensible chez des voyants comme Mérimée. C'est juste deux ans avant la guerre qu'un poète, qui fut aussi des vôtres, écrivit la *Fille de Roland*. En 1869 se joue le premier drame de Sardou : n'êtes-vous pas frappés que ce soit son premier drame, tout différent des brillantes et joyeuses satires qui l'ont précédé, — et que le titre de ce drame soit justement celui qui, rapproché

de cette date, fait trembler une voix française : *Patrie!*

Patrie !... Quel titre! Quel mot!... Peut-être le plus émouvant qui soit, plus émouvant encore que l'autre, sublime aussi, auquel il s'unit si bien pour dire plus tendrement la même chose : Mère-patrie !... Mais décidément « patrie » est le plus grand des deux : le sentiment qu'il évoque est plus désintéressé; l'abnégation de l'individu s'y concentre davantage; il rappelle dans l'histoire quelque chose de surhumain qui n'est pas contenu dans l'amour de l'enfant pour sa mère, si naturel, à demi égoïste... Ah! peu nous importe, n'est-ce pas, les chicanes sur ce qu'un Rysoor ou un Karloo entendaient exactement par ce mot, et si leur idée se conforme plus ou moins à l'idée antique, à l'idée des volontaires de 92, à la nôtre... L'idée de patrie, née à telle date, en tel pays! Quel vain ergotage! Comme si l'idée de patrie ne dominait pas l'histoire du monde, depuis les filles de Sion suspendant leurs luths aux saules de la rive étrangère, jusqu'à Winkelried, jusqu'au chevalier d'Assas, jusqu'aux humbles héros de la guerre marocaine... Ame mystérieuse et unanime de nos foyers, de nos paysages, de notre passé et de notre sang, nous ne voulons pas chercher quelles réalités tangibles et mesurables tu symbolises au cours de l'histoire : nous te saluons comme la personnification de ce qu'il y a de plus noble et de plus altruiste dans un groupe humain, — divinité qui, à certains moments échauffes de ta foi et précipites dans l'héroïsme même les inertes et les lâches, ouragan d'énergie qui souffles sur les Thermopyles, sur Valmy, sur Reichshoffen : — Patrie!

Cette surhumanité contenue dans l'idée de Patrie, il faut glorifier Sardou pour l'avoir exprimée dans le célèbre épisode de Jonas, le sonneur de cloches... Jonas, acceptant pour sauver sa vie de donner à contresens le signal à ses frères conjurés, et retrouvant au dernier instant le courage de braver la mort, sonnait à toute volée le tocsin sauveur... Messieurs, voilà vraiment une grande chose.

Entre cet admirable drame et celui qui lui fait pendant dans l'œuvre de Sardou — *la Haine*, — il s'est passé ceci que la catastrophe pressentie a secoué la France, et le monde. A l'invasion étrangère, la guerre civile a ajouté ses deuils et ses ruines... Mais dans la patrie convalescente, les partis adverses n'ont pas désarmé. Sardou intervient généreusement, éloquemment. Il exhorte ses concitoyens par la voix d'Orso : « Ton ennemi, ô peuple ! ce n'est pas ce parti terrassé, né des mêmes entrailles que toi. C'est cet empereur qui est aux portes de la ville, qui se donne le régal de nos divisions. Le voilà, l'ennemi, le vrai, le seul... » Or, Messieurs, les spectateurs qui écoutaient cette objurgation avaient passé, pour venir au théâtre, devant les ruines des Tuileries et de la Cour des Comptes, incendiées par des Français... Aujourd'hui le temps a cicatrisé les plaies de la ville ; mais ne pensez-vous pas que si ce beau drame siennois était repris, les paroles d'Orso retentiraient encore opportunément au fond de nos cœurs ? Il y a encore, parmi nous, des frères ennemis ; ou plutôt des frères jaloux de prouver que leur façon d'aimer leur mère commune est la meilleure, et qui prennent cette jalousie filiale pour de la haine.

Après *Patrie*, après *la Haine*, Sardou ne renoncera pas, certes, à écrire des comédies. J'ai nommé déjà *Rabagas*, satire verveuse de la démagogie. *Dora*, *les Bourgeois de Pont-Arcy*, *Odette*, *Fédora*, *Georgette*, *Belle-Maman*, firent applaudir un genre aimable de théâtre romanesque qui n'excluait pas la forte observation des milieux et des caractères. La perle de l'écrin, c'est *Divorçons* — en 1880 — où se concentrent toutes les qualités réalistes de l'auteur avec tout l'agrément de son esprit, et où, par un bonheur assez rare, il n'employa aucune habileté à la Scribe. Pourtant la gloire de Sardou, sous la troisième République, ce n'est pas ces comédies — même celle-ci. Ayant écrit *Patrie* et *la Haine*, Sardou a découvert en lui une source d'émotion tragique que, jusque-là, il semblait ignorer. Le Sardou que ceux de ma génération ont surtout connu et acclamé, c'est le Sardou de ces vastes compositions dramatiques qu'on a souvent comparées à des fresques, et que lui-même désigna simplement sous le nom de : pièces.

Les noms de cette série magnifique suffisent à évoquer un monde de paysages, de mouvements populaires, de passions et d'aventures... *Théodora*, *La Tosca*, *Cléopâtre*, *Gismonda*, *Thermidor*, *Paméla*, *Madame Sans-Gêne*. Ce n'est pas seulement pour qui fait profession de culture littéraire que de telles œuvres sont évocatrices : c'est pour le public du monde entier, pour les foules de France comme pour celles d'Italie ou d'Amérique, pour quiconque, sur l'un ou l'autre hémisphère, sait qu'il existe un théâtre... Merveilleux privilège, réservé à quelques écrivains seulement, d'être pour ainsi dire les décorateurs de l'imagi-

nation humaine ! Sardou fut assurément l'un des principaux, après le grand Anglais. Désormais, notre faculté d'imaginer Sienna, Byzance ou Athènes est, malgré nous-même, modifiée, élargie, renforcée par l'invention d'un Sardou. Pareillement Sardou, qu'on le veuille ou non, impose à l'imagination et à la pensée de ses contemporains beaucoup de son imagination et de sa pensée sur les temps épiques qui vont des États-Généraux à 1815, — les temps où la France, en moins de trente années, créa plus d'Histoire à elle seule que tous les autres peuples contemporains ensemble.

Ces choses du passé, ces choses d'ailleurs, comment l'actualiste résolu qu'était Sardou sut-il les rattacher à notre sensibilité présente ? D'abord, par une réalité qu'on n'avait pas coutume de voir aux pièces historiques. Il ne se contenta pas de renouveler le décor ou les costumes, comme on le dit sans cesse : il imposa aussi aux personnages l'allure et le langage de la vraisemblance. Il les débarrassa du lyrisme de commande dont on les affublait naguère : Gismonda, Théodora, la Tosca disent simplement ce qu'elles doivent dire, et nous font oublier la fiction où elles se meuvent. Ajoutons que Gismonda, Théodora, la Tosca, furent l'incarnation, j'allais dire, comme un spirite, la réincarnation dans les figures du passé d'une interprète qui demeure l'une des plus hautes expressions féminines de l'art dramatique français. Par elle, ces figures du passé nous apparurent vivantes et compréhensibles, tout en gardant leur distance dans l'espace et dans l'histoire.

Pour *Thermidor*, pour *Madame Sans-Gêne*, pour *Robes-*

pierre ou *Paméla*, le lien de la pièce historique avec l'actualité fut plus saisissable encore, et plus curieux à signaler.

Ces pièces furent données exactement durant la dernière décade du siècle dernier. On sortait tout juste, alors, d'un temps où la jeunesse s'était bizarrement éprise de pénombre, de décadence : l'inertie, l'impuissance et la décomposition avaient été glorifiées par la littérature. Symbole de cet état d'esprit : l'imbécile épithète, fin de siècle !... faisait fureur. Soudain, vers 1889, le rappel d'un centenaire s'imposa au souvenir du pays entier... Bons ou mauvais, apôtres ou dupes, idéologues ou sectaires, les gens de cette autre fin de siècle pouvaient être diversement appréciés selon les partis : du moins avaient-ils été tout, sauf décadents. Leurs yeux s'étaient tenus fixés sur l'avenir ; sincèrement ils avaient cru qu'ils l'édifiaient. Et si le couchant du XVIII^e siècle avait mêlé à son crêpe la couleur du sang, — de ce sang, versé successivement par tous, il était demeuré sur l'horizon assez de vermeil pour teinter magnifiquement une aurore.

Aussi, las des décadents et du décadentisme, l'instinct français, vers 1889, alla chercher cent ans en arrière des exemples d'espoir et d'action. Ce fut la préoccupation qui enfiévera notre vingt-cinquième année. On requit, selon la langue de l'époque, des professeurs d'énergie. Il n'en manquait pas, de Mirabeau à Danton, de Hoche à Davout. Il y en avait même un tellement formidable qu'il reste, pour beaucoup, le type du professeur d'énergie... La France du XIX^e siècle finissant restaura idéalement le passager du *Bellérophon* : et cette restauration, dépourvue

de tout caractère politique, paraît aujourd'hui définitive. D'illustres annalistes, parmi vous, l'avaient préparée : MM. Sorel, Vandal, Masson, Houssaye... Par eux se précisait et se ravivait l'histoire. A côté de ces maîtres, saluons Victorien Sardou qui dressa sur le théâtre les vastes panneaux décoratifs destinés à populariser dans les deux mondes cette épopée française : la Révolution, — et ce héros de la légende moderne : l'Empereur.

Messieurs, vers cette époque, Victorien Sardou vivait en pleine gloire, et, l'on peut le dire aussi, en plein bonheur. Depuis vingt ans il participait à vos labeurs ; jeune encore, vous lui aviez donné le fauteuil laissé vide par Joseph Autran. Avec la gloire et la fortune, il connaissait toutes les joies du foyer : une compagne exquise, de beaux enfants, solides et spirituels comme toute son œuvre. Seule, la critique — ou plus exactement les gens qui disent : « Nous sommes la critique » — le taquinaient obstinément. Une anecdote assez curieuse m'a été contée, au sujet de *Madame Sans-Gêne*, par l'un des deux directeurs qui montèrent la pièce à Paris. Quand le succès parisien fut avéré, on s'occupa de promener la pièce en province. Et, selon l'usage, l'impresario qui dirigeait la tournée voulut composer, pour l'adjoindre à son programme, un extrait de la presse parisienne. Il ne put trouver ni un article, ni même un passage à citer. Tous étaient défavorables. Beaucoup de critiques exécutaient l'œuvre en quelques lignes. Aujourd'hui, ils ont disparu, leur prose avec leur nom ; *Madame Sans-Gêne* vit dans toutes les mémoires. Sardou n'en avait cure : « Je ne sais même pas comment ils s'appellent, répondit-il un

jour à un journaliste qui l'interrogeait là-dessus : et eux, leur métier est de parler de moi!... » Vive et juste riposte d'un producteur conscient de sa force. S'il ne les eût ignorés volontairement, ah! de quelle encre il leur eût répliqué! Car il était un polémiste de premier rang, petit-neveu, par là aussi, de l'auteur de *Figaro*. Il le montra bien le jour où, énervé par une sottise accusation de plagiat, il asséna sur l'adversaire une brochure âpre et nerveuse, qui est une de ses meilleures œuvres. Le pauvre adversaire sortit de l'aventure très malmené, mais sûr de l'immortalité, — car on lira toujours : « *Mes plagiats.* » Quel dommage, pour tant d'autres, que Sardou ait dédaigné de leur répondre : peut-être leur aurait-il fait un nom!

Ce fut peu de temps après *Madame Sans-Gêne* que Sardou, rénovateur de la légende révolutionnaire et de la légende napoléonienne, commença d'entrer lui-même, tout vivant, dans la légende. Je veux dire que sa figure, son allure, ses habitudes, son costume, son œuvre, devinrent, pour la foule, quelque chose de familier et de tutélaire, quelque chose du patrimoine commun, dont on est fier et dont on parle en souriant, — et que lui-même devint pour les gens de lettres un ancêtre qu'on vénère, mais dont la gloire, l'influence et les conseils appartiennent à tous. Ses traits étaient populaires : dans la province la plus reculée, qui ne connaissait ce visage glabre aux pommettes saillantes, au menton avancé, ce visage mobile où les rides mêmes avaient de la jeunesse, ce visage spirituel aux yeux aigus sous la touffe des sourcils; qui ne connaissait les longs cheveux plats coiffés du béret d'Albert Dürer, le col enve-

loppé du foulard blanc?... Et la silhouette un peu voûtée, mais si alerte, si preste, si gamine par le mouvement! On avait classé ses ressemblances : Louis XI, Erasme, Voltaire, le premier Consul. Les anecdotes, sur lui, foisonnaient; tout le monde les savait par cœur. Dès le commencement du XX^e siècle la légende est établie, elle ne changera plus; elle léguera à la postérité un Sardou aussi impossible à modifier que les physionomies de certains chefs militaires célèbres : Bugeaud ou Castellane. Il a sa légende de metteur en scène; sa légende de président à la Société des auteurs; sa légende de convive et de causeur à table.

Rue Hippolyte-Lebas, actif et impatient, despote utile, prodigue d'idées, rayonnant d'intelligence lucide, fouaillant les discussions toujours trop lentes à son gré, — procédurier de premier ordre, procédurier altruiste et pour le bien de ses administrés, mais tellement prodigieux qu'un autre de vos confrères, Messieurs, conseil judiciaire de la même société, déclarait : « Pas un avoué dans Paris à qui Sardou n'en remontrât! »

Aux répétitions, exact à la minute, — il arrive alerte et frileux, avec son pardessus, son foulard, son chapeau que remplace aussitôt le béret moyen âge, insigne de son labeur, dirait-on. Le chef machiniste, le chef électricien sont à ses ordres, un peu intimidés, car cette immense renommée théâtrale leur impose, — mais déferents comme l'est toujours l'ouvrier pour le bourgeois qui connaît la partie : ils savent que ce petit homme rasé commanderait aussi bien qu'eux la plantation du décor ou le réglage des herses. Cependant les interprètes viennent saluer le

maître : il manque seulement la principale, l'étoile... Sardou s'impatiente. — « Mais qu'est-ce qu'elle fiche donc, cette pintade-là?... » A-t-il dit pintade? Je n'en suis pas sûr. Sardou, sur le plateau, parle le rude langage d'un Lasalle qui va charger. Et puis, avec son sens aiguisé du théâtre, peut-être il prévoit qu'un jour toutes les comédiennes rêveront d'un rôle emplumé... La voilà qui accourt, la jolie pintade, confuse et charmante, coiffée à ravir et emmitouflée de fourrures : « Ah! cher maître!... Cent excuses!... Le couturier... la modiste... » Sardou, grommelant un peu, gagne le guignol et la répétition commence... Mais aux premières répliques, il a bondi sur la scène. « Attends... attends... mon petit — ou ma petite — ce n'est pas ça... » Car il les tutoie presque tous, les connaissant depuis sa jeunesse ou les ayant vus naître au théâtre. L'interprète, attentif, obéit... Dans les portants, les visages curieux des autres, de ceux qui « ne sont pas de la scène », s'encadrent : c'est un régal à ne pas manquer que de voir jouer Victorien Sardou... Ils écoutent et regardent, haletants, inquiets, désespérant d'égaler jamais ce modèle. Ils voient de vraies larmes couler aux passages pathétiques sur ce visage d'acteur sublime, attestant l'émotion sincère qui lui dicta le drame... Soudain Clarisse, — ou plutôt Sardou qui la mime, — s'interrompt dans un transport, et, le front levé vers les combles : — « Nom de!... Avez-vous fini de marcher là-haut, dans les frises?... On ne peut donc pas nous... donner la paix?... Qui est-ce qui m'a fabriqué un théâtre pareil... Leroux! Leroux! Hé bien? Le régisseur?... Il est mort?... Ah! vous voilà... » Tout le monde tremble; le régisseur

s'avance, pâle de peur. Et soudain la figure du maître s'illumine de son grand sourire de bonté... « Faites donc un peu tenir tranquille votre personnel, là-haut, mon brave Leroux... » Neptune a calmé les ouragans; il regagne son antre de planches et la répétition continue... Vous reconnaissez Sardou, n'est-ce pas? dans cette scène cent fois vécue : une émotion soudaine, une irritation violente contre ce qui l'arrête et l'interrompt, — une large vague de pitié, de bon sens, de gaité apaisant sa colère d'un instant et remettant en ordre les éléments momentanément troublés.

Sardou avait aussi, il aura éternellement sa légende de dîneur; et, c'est vrai, qui n'a pas vu Sardou à table, dans un dîner où la chère fût délicate et les convives intéressants, n'a pas connu tout l'homme. Il apportait les deux plus rares qualités : un appétit d'étudiant et une conversation tellement éblouissante que, même en ce Paris où les causeurs sont légion, il n'eut pas d'égal, et qu'à ceux de demain nous pourrions dire seulement : « Il fallait l'entendre! » Parmi tant de convives aux légumes et à l'eau claire, plus jeunes que lui de vingt ans, il mangeait de tout, buvait de tout : Meursault doré et homard à l'américaine, Château-Laffitte attiédi et poularde truffée, Yquem frigide et terrine de Nérac. Cependant, tout en dinant de cet appétit, le diable d'homme trouvait moyen de parler sans trêve. Gare aux autres causeurs qui apportaient en leur sac quelques fusées soigneusement élaborées, qu'ils comptaient lancer au bon moment ! Le bon moment n'arrivait jamais. Sardou, d'abord, avait la meilleure voix du monde, une de ces voix au timbre métallique qui n'ont

pas besoin de hausser le diapason pour entrer, bon gré mal gré, dans les oreilles; une voix aiguisée d'un accent assez malaisé à définir, où il y avait du Midi et du faubourg, comme dans tout lui, d'ailleurs. Cette voix irrésistible s'aidait d'une diction prodigieuse, qu'ont enviée bien des acteurs, et qui lui était toute naturelle. La mémoire, infailible, fournissait le plan de l'anecdote, sans une défaillance, sans une fissure : ah ! qu'on se sentait à l'aise pour l'écouter ! On n'avait pas à craindre, avec lui, les redites, l'oubli des noms propres, les : hem ! hem !... toutes les bavures des conversations ordinaires, — non plus que l'implacable fixité des anecdotiers professionnels. On eût pu lui appliquer l'éloge qu'il faisait de Sarah Bernhardt : « Elle ne joue jamais deux fois de la même manière... » Et le grand conteur, le grand mime, continuait cependant à manger royalement, à boire sec ; et, comme il est possible, à la rigueur, de parler en mangeant, mais qu'il n'y a tout de même pas moyen de parler en buvant, — nous l'avons vu, le verre tenu aux lèvres par la main droite, faire de la gauche étendue et impatiente le geste « qu'il n'avait pas fini », que ce n'était qu'une pause dans son récit, un point d'orgue, qu'il allait continuer et que ce ne serait pas loyal de profiter de ce qu'il était bâillonné par son verre pour glisser une autre histoire à travers son histoire à lui... Geste charmant, impérieux et naïf, geste d'un homme qui sent la vie trop courte pour tout ce qu'il voudrait dire ; geste qui illustre l'admirable mot prononcé par sa veuve, s'excusant du mutisme où elle confine son deuil : « Voilà trente ans que j'écoute !... »

Ainsi la figure et l'allure de Sardou, ses meubles, ses

livres, les choses d'art de sa maison de Marly, ses anecdotes et ses tics, son foulard et son béret avaient fini par appartenir à tous. Le féticheur était devenu fétiche, à tel point que sa personne légendaire dépassait son œuvre dans la pensée des foules... Oui, quels que fussent la juste célébrité, la popularité de *Nos Intimes*, de *Divorçons* et de *la Tosca*, ce n'était pas à l'œuvre qu'on pensait d'abord en le nommant. Un démon familier de l'art dramatique, pétillant d'activité et d'esprit, violent et bon, ubiquiste, tyrannique un peu, incarnant la vivacité, la curiosité, l'intelligence, la passion de la justice, — tout cela dans un mouvement impétueux et perpétuel, dans des mots à l'emporte-pièce, dans de la mimique, dans de l'éloquence, dans de la hâte et de la précision, dans du spiritisme et un grain de magie — voilà ce qu'évoquaient d'abord ces deux syllabes, sonores comme un appel de clairon : Sardou!

Messieurs, il nous faut un effort pour comprendre que ce tourbillon est arrêté, que ce torrent d'énergie est tari, que cette voix est muette... Tout à l'heure nous avons souri en imaginant Sardou devant son guéridon Empire : c'est que nous l'imaginions plein de vie... Maintenant que son deuil nous accable, n'allons-nous pas lui envier sa foi spirite? Si nous pouvions!... S'il ne tenait qu'à nos désirs de l'évoquer! Notre incroyance et notre impuissance nous irritent... Et nous voilà tout près, au moins en ce qui le concerne, de lui donner raison. Parmi ceux que le sort a fauchés depuis près de deux années, en est-il un seul qui nous semble plus réel encore, plus mêlé à notre présent?... Sa pensée et son imagination illuminent et décorent, aujourd'hui comme hier, toutes les scènes du

monde. Ses mots et ses récits n'ont pas déserté nos causeries. Sa silhouette est au seuil de notre mémoire... A peine s'il s'est un peu reculé; un voile, à peine plus lourd qu'un rideau de théâtre, le sépare de nous. Non! la mort n'a pas entièrement détruit cette magnifique incarnation de la vie. Il est seulement invisible, et il se tait.

RÉPONSE
DE
M. PAUL HERVIEU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS
DE
M. MARCEL PRÉVOST

Prononcé dans la séance du 21 avril 1910.

MONSIEUR,

Si votre illustre prédécesseur, comme vous venez d'en faire mention, ne marquait pas toujours un patient intérêt pour les propos d'autrui, nous sommes convaincus néanmoins qu'il eût prêté l'attention la plus délicatement émue à écouter tout au long votre discours.

Ainsi que nous y avons bien compté de votre part, vous avez admirablement rappelé son œuvre considérable, sa carrière acclamée, sa légendaire physionomie, son rôle exceptionnel sur la scène française durant un demi-siècle. N'est-ce pas, toutefois, la pure modestie qui vous priva

d'apercevoir plusieurs correspondances de son cas avec le vôtre, pour lesquelles l'Académie aura trouvé judicieux de vous désigner à sa succession?

Cette traditionnelle modestie du récipiendaire, — que vous avez analysée avec quelque ironie, — lui est souvent imposée bien moins par un excès de politesse que par une certaine force des choses devant s'expliquer ainsi : Entre celui qui est sorti de cette enceinte par la majestueuse porte de la mort, et celui qui arrive parmi nous, n'ayant point par conséquent rempli déjà toute sa destinée, les conditions ne sont pas égales. Ce serait une recherche curieuse que de comparer, pour chaque membre de notre Compagnie, le discours qui salua son entrée avec celui qui salua son départ. D'autant que l'usage ici est d'être si bon débiteur que l'on ne veuille pas y devoir la vérité seulement aux défunts, mais que, — pour s'acquitter plutôt deux fois qu'une, — on aime la payer aux vivants tout d'abord, aussi complètement que possible.

Je vous assure que vous ne jugeriez pas votre part imméritée ni que l'éloge fût trop débordant, si je rééditais en votre honneur les termes de bon accueil qui servirent envers la personnalité dont vous occupez aujourd'hui le siège. Et, cependant, personne ne trouverait inexact non plus que je reprisse, pour les appliquer à votre maîtrise de romancier, nombre d'expressions qui, en ce temps-là, s'employèrent à caractériser la maîtrise du dramaturge, entre autres : « son habileté à se reconnaître dans les aventures que font naître les jeux du hasard et de l'amour », « son art de tisser les trames et de trouver les dénouements », d'atteindre au pathétique et aux conclusions morales. En

outré, ne partagez-vous pas avec lui l'heureuse faculté de saisir les sujets en flottaison dans l'atmosphère, et de les mettre excellemment en valeur littéraire? Et si, dans sa comédie *Les Femmes fortes*, par exemple, il a raillé un féminisme auquel vous avez, vous, rendu hommage sous une rubrique presque pareille, ne sait-on pas que le contraste est un rapport entre les êtres ou les objets, tout autant que la ressemblance?... Lorsque Victorien Sardou fut reçu en 1878, — par Charles Blanc, substitué à Dufaure, pour lors Président du Conseil, — dès cette époque et en raison de quarante pièces de théâtre, il était célèbre jusqu'à des confins où votre réputation est parvenue, de même, avec une trentaine de livres. Il avait écrit des comédies qui sont au nombre de ses meilleures, et le drame glorieux qui s'appelle *Patrie*. Mais il lui restait à donner, dans une deuxième floraison, *Théodora* et *Divorçons*, *La Tosca*, *Thermidor* et *Madame Sans-Gêne*, pour ne pas emprunter davantage à la liste des ouvrages fameux qui sont postérieurs à son élection. C'est vous dire, Monsieur, que, considérant ce qui demeure en vous d'esprit fertile et de robuste jeunesse, nous ne serions pas surpris si votre sève d'écrivain, sur le sol où vous prenez pied en ce moment, allait renouveler aussi vos succès ou les grandir encore.

Comme Sardou, vous êtes né à Paris, mais d'une mère normande dont vous avez plus tard entouré pieusement le veuvage, et d'un père poitevin qui, fonctionnaire des Contributions Indirectes, transporta bientôt sa famille dans le poste de Tonneins où il était nommé. Pour vous, le premier paysage contemplé ne fut donc pas les côtes de

Provence, mais les coteaux de Gascogne. Du moins, les deux climats sont renommés à titre égal, pour leur effet de porter les tempéraments à imaginer des histoires, à les broder avec richesse et avec entrain. Votre séjour d'alors, en Lot-et-Garonne, vous laissa une impression ineffaçable, sur laquelle nous aurons à revenir plus tard. Mais nous vous voyons pour l'instant réduit à suivre les déplacements de l'emploi paternel. Vous devenez, en septième, élève du Petit Séminaire de M^{gr} Dupanloup, à Orléans. Vous passez ensuite par le collège de Châtellerault. Puis ces pérégrinations vous mènent achever les études de l'enseignement secondaire au collège Saint-Joseph-de-Tivoli, à Bordeaux.

Votre arrivée dans cet établissement fut, paraît-il, sensationnelle. J'ai lu cela sous la plume d'un compagnon de vos études, votre ami de toujours, M. Camille Vergniol qui, de même que vous, est ensuite entré en littérature. Vous vous présentiez comme élève de seconde, n'ayant que quatorze ans. Plus jeune que tous vos camarades de classe, vous étiez aussi de plus petite taille; et, ainsi qu'il advient souvent aux intelligences précoces, votre tête, sur un corps en ce temps-là débile, paraissait plus volumineuse que de raison. Vous aviez sous le bras une charge insolite de livres, et, sur le nez, un lorgnon. C'était de quoi déjà vous désigner à ces moqueries, contre tout ce qui est différent de l'ordinaire, que se plaisent à pratiquer les écoliers. Ne doivent-ils pas être hommes? Mais votre cas s'aggravait de ce que vous portiez un habillement nuance fleur-de-pêcher, dont le pantalon devenu trop court ne descendait plus jusqu'aux chevilles. Aborder en cet

appareil la cour de récréation, le cirque des jeux, c'était, Monsieur, aller au martyre. Voici comment vous y avez bientôt échappé : le prochain lundi, vous étiez premier en version latine; les lundis suivants, premier en thème grec, premier en narration française, premier en tout, premier toujours, pendant trois ans. Pour votre sauvegarde, vous aviez imposé cette déférente estime qui, dans le langage des collégiens, s'appelle, si je ne me trompe, de « l'épatement ». Conquérant tous les honneurs en usage chez vos instituteurs, vous fûtes préfet de congrégation, maître des cérémonies, et enfin — titre dont nous n'avons pu vous conférer qu'une parcelle — on vous nomma, dans cet autre milieu, président de l'Académie.

Votre retour à Paris eut pour but de vous faire suivre, rue des Postes, les cours de mathématiques qui vous conduisirent à l'École Polytechnique. De celle-ci, vous êtes sorti dans les vingt premiers, en qualité d'élève-ingénieur de l'État, pour fournir deux années à la manufacture du Gros-Caillou. Durant cette période, de 1884 à 1886, — et selon un projet de vous adonner aux lettres qui vous tenait depuis l'adolescence, — vous avez composé votre premier roman, en venant tous les jours à votre bureau administratif, pour l'écrire. On ne célébrera jamais assez tout ce que l'Administration inculque d'habitudes ponctuelles aux littérateurs débutants, ni tout ce qu'une jeune littérature aura fait boire de frais aux buvards officiels. En ce qui vous concerne, Monsieur, je suis persuadé que vous avez soigneusement veillé à ce que le bien public ne souffrît pas de vos occupations privées; et, me gardant de prendre parti dans les griefs qui ont été quelquefois

soulevés par les consommateurs, je me défends d'avoir apporté, en cet endroit-ci, une contribution pouvant servir à l'histoire des malfaçons dans la Régie des tabacs.

Ce qui ne doit pas moins être hors de contestation, c'est la supériorité de l'ouvrage que vous veniez de terminer. Bien qu'il fût de pensée libre, il ne comportait pas d'ingratitude envers les maîtres de votre éducation. *Le Scorpion* s'ouvre par une dédicace à José-Maria de Heredia qui, auparavant, avait déjà eu connaissance de vos essais dans la presse. Nul n'apporta plus de chaleur que ce maître prestigieux à communiquer ses sympathies pour un écrivain nouveau. En franchissant le seuil du petit salon où ses amis de lettres, poètes et prosateurs, étaient reçus dans le feu de ses discours, dans le ronflement de sa voix, dans un choc d'idées étincelant parmi la fumée des cigares, on croyait pénétrer chez le héros d'un de ses sonnets rutilants, chez le Prince de la Forge. Combien sont-ils dont la foi en eux-mêmes a été trempée par lui ! Que de noms jusque-là inconnus il a martelé dans toutes les oreilles ! Que d'obscurs espoirs il a fait pétiller, à son bon souffle qui contenait la renommée ! José-Maria de Heredia, ayant immédiatement prédit qu'un bel avenir vous attendait, se fit votre parrain auprès de l'éditeur du Parnasse et du groupe confraternel qui réunissait des survivants, des descendants et des adoptés sous cette invocation. L'étrier était forgé, qui vous mit en selle et en évidence, ainsi que cela revenait légitimement à votre valeur.

Vous vous étiez révélé comme un auteur que n'asservissaient pas les exagérations des modes à cette époque. Vous vous teniez à égale distance du naturalisme violent

et du symbolisme éperdu. Avec de fort brillantes ressources, vous attestiez votre fidélité à une tradition qui veut que le romancier raconte une histoire menant à quelque chose, et où les incidents soient suivis d'événements. On sut gré à votre livre de contraster si avantageusement avec la mentalité inerte, la matière inorganique qui, alentour, remplissait exclusivement tant de volumes de notes pures et simples, notules et notations. Sans noirceur ni enthousiasme, vous montriez la vie telle qu'elle est peut-être, et telle en tout cas qu'il est acceptable et pratique de l'apercevoir. Vos pages étaient imprégnées d'énergie et de pitié, deux vertus dont vous faisiez les répartitions appropriées, je me hâte de le dire; car elles sont si chères au cœur de la foule que l'on enlève ses suffrages en les appliquant même à contresens, c'est-à-dire l'énergie contre ce qui est bien ou la pitié pour ce qui est mal. Enfin, à vous lire, on était mis en face d'une sensualité neuve en ce qu'elle avait d'attendri et de méditatif, et de revêtu déceamment par ce double attribut.

L'opinion vous avait aussitôt accordé un crédit que renforcèrent solidement vos publications suivantes. Mais une manifestation d'un ordre particulièrement élevé vous était réservée pour l'époque où parut bientôt *La Confession d'un amant*. A l'occasion de ce livre impressionnant, — livre d'égarements et de remords, de passion timorée, de sacrifice ardent — Alexandre Dumas fils vous adressa une de ces lettres, dont je ne dirai pas qu'il avait le secret, puisqu'il les faisait passer par les journaux, mais la rayonnante publicité. « Continuez ainsi, vous adjurait-il, continuez dans cette voie : c'est la bonne... Vous êtes dans la

théorie du progrès de l'individu par l'effort sur soi-même. Vous serez un des ouvriers de la grande réaction littéraire qui se produira très prochainement... La génération qui va venir, ceux qui jouent aux barres à l'heure où j'écris ces lignes, vont, dès que le duvet estompera leur lèvre, donner une telle poussée dans le spiritualisme qu'on n'aura peut-être jamais vu la pareille... » Cette lettre est de 1891. Ceux qui, à cette date, jouaient aux barres doivent maintenant atteindre ou dépasser la trentaine. Leur poussée dans le spiritualisme est peut-être aussi formidable que l'annonçait l'oracle ; mais, à coup sûr, ce dernier avait vu, près de vingt années à l'avance, se dérouler pour vous une voie qui, recommandée par un académicien comme étant la bonne, ne pouvait être que celle aboutissant ici.

La dextérité de votre manière, l'abondance et la vigueur de vos qualités intellectuelles suffiraient à expliquer la grande vogue que connut chacune de vos œuvres, non pas seulement dans son texte original, mais encore dans la traduction en toutes les langues européennes et jusques en persan. Comment peut-on être lu en persan?... Vous pardonneriez ce cri d'étonnement, renouvelé de Montesquieu. Mais, d'ailleurs, ce n'est pas le succès universel, c'est le succès continuel qui a l'air d'un défi aux lois de la nature. En général, et notamment en librairie, il semble régi par un principe analogue à celui de la pesanteur des corps : il tendrait vite à retomber. Aussi, quand il advient qu'il se soutienne en permanence, — et votre succès, Monsieur, nous fit assister à ce triomphant spectacle, — on se demande avec émerveillement

quelle ingéniosité a créé, sous cette forme, un genre encore d'aéroplane?

Or, ce qui frappe tout d'abord lorsqu'on passe en revue les titres de vos ouvrages, c'est la prédominance de place que vous y avez accordée au sexe féminin. On le remarque premièrement sur les volumes qui portent le nom de l'héroïne : ce sont *Chonchette*, *M^{lle} Jaufre*, *Cousine Laura*, la *Princesse d'Erminge*. Mais nous rencontrons surtout des désignations génériques qui sont aptes à éveiller, sur leur propre compte, l'héréditaire curiosité des filles d'Ève : *Lettres de Femmes*, *Nouvelles Lettres de Femmes*, *Dernières Lettres de Femmes*, *Notre Compagne*, *L'Automne d'une Femme*, et encore, tout court, mais ce n'est pas peu dire : *Femmes*. Enfin, vous avez établi cette formule : *Les Demi-Vierges*, avec la sûreté, qui s'emporte de l'École Polytechnique, pour le calcul des fractions. Et, ultérieurement, vous nous avez fait connaître ce qui serait de la vertu et demie, dans ces livres élevés et nobles que vous avez intitulés : *Les Vierges fortes...* Vous ne faisiez pas fausse route en vous adressant tout particulièrement à l'attention des lectrices ; car, pour leur parler d'elles-mêmes, vous étiez servi à miracle par les souplesses de votre pensée, par une douce gravité de votre esprit. Elles s'abandonnèrent à ce ton confidentiellement affectueux qui n'avait pas dû échapper à l'auteur de *l'Ami des Femmes* dans les motifs de sa prédilection à votre égard. Vous leur communiquiez votre rêve, en leur faveur, d'un sort sinon préférable, du moins nouveau, dans une société refaite. Votre phrase avait une tournure franche qui mettait en lumière de subtils cas de conscience. Les

audaces de l'action se veloutaient de scrupules, s'épuraient de pénitence. Et, par-dessus tout, dans cet attrait de péripéties où le bonheur profane se mêlait d'angoisses et de miséricordes, vous faisiez goûter — selon l'expression de Sainte-Beuve envers Jean-Jacques Rousseau — quelque chose de « relativement chrétien ». La sagesse des nations proclamant que le moyen de réussir avec les hommes est d'avoir les femmes pour soi, je conçois donc que la plus vaste et la plus charmante levée d'éventails appuya votre essor et en maintint la stabilité.

Cependant, vous en êtes venu à inscrire, côte à côte, sur la couverture de vos livres, les deux représentants du couple humain. Vos romans les plus récents s'appellent *Pierre et Thérèse*, *M. et M^{me} Moloch*.

A mon gré, cette dernière œuvre est capitale parmi les vôtres, celle qui domine le reste par la puissance picturale, l'ampleur des vues, l'intérêt des figures et des descriptions, celle où il y a les plus profondes perspectives sur les gens et les choses. Cette fois, avec des épisodes ayant pour théâtre une principauté imaginaire entre les territoires de Thuringe et de Franconie, vous avez envisagé non plus seulement le conflit des deux sexes, mais, en outre, celui de deux races, dont les regards réciproques sont empêchés de s'adoucir, plus spécialement encore parce qu'ils les croisent au-dessus du corps de leur victime, sans que je recherche si c'est l'abus de la victoire ou l'imprévoyance de la défaite qui implique la majeure part dans le crime. Lorsque Ferdinand Brunetière inséra *M. et M^{me} Moloch*, dans la *Revue des Deux Mondes*, son incomparable conscience avait assurément pesé ce que cet ouvrage d'in-

spiration si française contenait aussi d'intelligence compréhensive, d'argumentation serrée, de fière sagesse, grâce auxquelles on pourrait le lire avec fruit et en causer avec dignité, de chaque côté de la frontière. Il est vrai que quelques journaux de là-bas, qui font bonne garde contre chaque bruissement de l'étranger, vous apostrophèrent un peu. Mais sur notre terre à nous, qui toujours enfanta du progrès pour le monde, vous aviez bien mérité dans ce fait que, l'histoire en main, et au cours de la discussion entre vos personnages, vous rappeliez comment, depuis des milliers d'années, de siècle en siècle, la Force recule finalement devant l'Idée, et que la Force s'anéantit, mais que l'Idée demeure.

Il m'incomberait de rechercher quelle signification positive se dégage des fictions dont vous êtes l'auteur, ou quelles conclusions générales sembleraient être les vôtres, d'après la façon que vous avez eue de choisir et de montrer les scènes de la vie. Mais vous m'avez épargné, Monsieur, les incertitudes et les erreurs de ce travail, en rédigeant vous-même des préceptes, en réunissant des leçons, pour ainsi dire, dans ces deux volumes : *Lettres à Françoise*, *Lettres à Françoise mariée*, auxquels vous avez annoncé que s'ajouteraient des *Lettres à Françoise maman*.

Je me souviens qu'Alphonse Daudet, dans une de ses inoubliables causeries du jeudi soir, rue de Bellechasse, faisait le songe d'ouvrir une petite boutique où, en vertu de l'expérience définitive qu'il sentait en lui, il eût débité du bonheur, donné aux pauvres gens des consultations de bonheur. Il se voyait affublé d'un bonnet de magicien (car il faut bien inspirer confiance); et tous ceux ayant le cœur

gros et l'âme simple, et aussi les impatients de la fortune, les ambitieux de la gloire auraient pu entrer lui conter leur tourment ou leur exigence. Le délicieux conteur s'amusait à croire qu'avec sa science acquise des choses humaines il eût indiqué à chacun le sentier différent, qu'il convenait de prendre, pour être infailliblement acheminé vers le but désiré ou le refuge heureux.

Vous avez ressenti, Monsieur, cette envie généreuse de faire participer le prochain au bénéfice de ces observations et de ces clairvoyances qui seraient l'apanage du romancier psychologue. Vous vous êtes affublé, non pas du chapeau pointu, mais du titre d'oncle, qui, depuis un certain nombre d'années, avait été laissé vacant dans l'école du bon sens, et qui autorise un peu à sermonner. Et vous avez entrepris un cours réfléchi et malicieux, parsemé de spirituelles anecdotes, séduisant comme une jolie affabulation, utile comme un guide de voyage dans la contrée de l'éducation et des fiançailles, dans le pays mouvementé du mariage. A côté de sérieuses objections contre les méthodes pédagogiques, vous n'avez négligé ni le chapitre de la toilette, ni celui des bals, ni celui des sports, ni même celui des instructions sur la cuisine. Et c'est une très gracieuse vision que celle de Françoise faisant sauter les crêpes, ainsi qu'elle y est exhortée par vous « en tablier de soubrette, avec des gants et une mantille de blonde sur les cheveux pour les abriter des vapeurs qui ne plaisent qu'au palais. » Vous avez bien raison de lui garantir que, sous cet aspect, elle ne risque pas d'être prise pour la cuisinière.

Mais je voudrais surtout vous louer pour la belle hu-

meur, la vivacité de raisonnement et la force démonstrative avec lesquelles vous résolvez la question de la dot. « Nous assistons, dites-vous, à ce double phénomène que le travail est de plus en plus rémunéré et le capital de moins en moins. Un valet de chambre, même honnête, coûte dans une maison le revenu de cent mille francs... » Vous concluez de là qu'à part les dots énormes et en conséquence exceptionnelles il n'y a plus de jeunes filles suffisamment dotées; et ce malheur à quelque chose est bon : la disgrâce d'être une jeune fille pauvre s'abolit dans le fait que ses compagnes ne sont plus riches. « Mais, reprenez-vous, l'erreur des familles est de s'obstiner à vouloir marier les jeunes filles en faisant bon marché de l'âge du futur, pour se contenter de l'argent ou de la situation. C'est absurde : la jeune fille vieillit tandis qu'on lui cherche, pour l'épouser, un homme fortuné ayant passé la quarantaine. Et l'on ne réfléchit pas que marier une jeune fille de dix-huit ans à un lieutenant de vingt-huit, par exemple, revient au même que de marier la vieille fille de trente ans au commandant de quarante; à cette différence près qu'ils n'auront pas été pauvres ensemble durant les années où la pauvreté ne pèse exactement rien pourvu qu'on s'aime... » Sur cet aperçu, la nièce Françoise s'écrie qu'elle n'a donc pas tort de vouloir épouser, dès qu'il va être officier, le Saint-Cyrien qu'elle aime et dont elle est aimée. Et la réplique de l'oncle complète ainsi votre pensée : « Il faudra renoncer à toutes les satisfactions de bien-être, d'amour-propre, de situation et, en général, à toute joie puisée ailleurs que dans l'amour réciproque et l'amour des enfants. Si l'on fait

bien formellement cet acte de renoncement avant le mariage, on n'en souffre pas. Car la jeunesse ne pâtit nullement du défaut de confortable; et l'amour ne serait pas vrai qui ne suffirait point à emplir les heures d'un jeune ménage entre vingt et trente ans. » Ces théories, d'un tour assez original pour friser le paradoxe, ont pourtant le fond de vérité courageuse où il plaît de revoir reflétée l'âme confiante et volontaire du jeune garçon qui jadis, en votre personne, partit chétif à la conquête de tous ses grades, avec un ballot de livres pour besace, et portant un « complet » trop court de jambes, mais rose.

Au deuxième volume de cette série, vous avez inscrit, en forme d'axiome : « Toute bonne épouse est associée du mari. » Vous expliquez que « l'épouse moderne veut une association d'influence à part égale dans les décisions influant sur le sort du ménage », et que « le culte voué à l'époux par l'épouse » n'en est plus « à exclure toute velléité de critique ou de discussion. » Nous faire entendre, Monsieur, que ce temps de fétichisme exista, c'est professer une bien riante opinion du passé, à laquelle l'époux de Xantippe, si grand philosophe qu'il fût, aurait peut-être à redire. Mais vous nous représentez un avenir plus commode encore, en considérant que « dans la génération des épouses modernes, les femmes sont pour leur ménage un élément de progrès plus actif que les maris. » Beaucoup d'entre ceux-ci, remarquez-vous, « très intelligents pour leur état, apportent dans les relations sociales une gaucherie singulière. Une femme adroite sera tout naturellement le ministre des relations extérieures, et, par sa bonne grâce, son tact, elle complétera de manière utile

son mari. » A mesure que vous vous exprimez de la sorte, on penserait devoir vous ranger parmi les optimistes les plus convaincus. Mais je m'avise, quelques lignes plus bas, que vous déconseillez à la femme d'entreprendre aucune démarche, même avantageuse pour la communauté, si ce devait être à l'insu de son chef; et vous avertissez d'un péril celle qui, en pénétrant chez un personnage dispensant les faveurs, lui déclarerait : « Mon mari ignore cette visite... » Voilà un sous-entendu qui, tout au moins sur la continence des gens en place, dénote assez de pessimisme pour faire compensation et attester l'équilibre de vos facultés optiques.

Ailleurs, par un faisceau d'hypothèses et de preuves, vous soutenez qu' « une femme, à la fois épouse et mère, doit être plus épouse que mère », ou bien vous développez ce thème que « l'amitié entre un homme et une femme est plus dangereuse que le flirt. » Aussi pourrais-je multiplier les citations de cette espèce, qui montreraient combien de problèmes vous avez examinés et résolus, dans les matières de la félicité conjugale ou des bonheurs circonvoisins. Mais il convient à la variété de vos aptitudes que, sans plus de retard, je fasse apprécier les dons de paysagiste, et même de météorographe, qui sont en vous.

J'ai indiqué, en commençant, que le laps de temps, passé dans votre enfance sur les bords de la Garonne, avait mis en vous une nostalgie. Cette région a été le cadre de quatre au moins de vos romans. Dans l'un d'eux, le grand air qui la visite a été l'objet, par vos soins, de cette belle analyse : « Lorsque le vent souffle du Sud, avez-vous écrit, la plaine garonnaise, d'Aiguillon à Bordeaux, s'embaume

d'une odeur cordiale de résine et de sel. Le vent qui l'apporte est né sur l'Océan; il en a dissous le sel à la crête des vagues, en se ruant avec elles à l'assaut des dunes, en chassant vers l'intérieur des montagnes de sable. Il a traversé les solitudes rases, coupées de marais glauques comme des yeux morts, où croissent les ajoncs, où des troupeaux disputent l'herbe à la terre cendreuse. Il a rencontré de front les premiers bataillons des forêts gasconnes; il s'est brisé sur les fûts verticaux des pins, engouffré dans les avenues rectilignes, éparpillé dans les taillis, roulé en volutes dans les clairières. Il a caressé les plaies des troncs entaillés qu'on saigne au printemps, quand la sève se dégourdit... Puis, franchissant au Nord la lisière noire qu'on aperçoit de Tonneins, au bord de l'horizon pyrénéen, il s'est épandu sur la vallée de la Garonne; et c'est lui qui l'imprègne de ces parfums salubres : le sel de la mer et la résine de la forêt... » C'est à ce régime que vous vous retrouvez, chaque année, en regagnant cette province d'Albret, où vous avez pris résidence dès que la propriété terrienne vous eut été rendue accessible par tant de vaillance au labeur et d'imposante réussite. Aux points cardinaux, vous voyez encore debout des donjons dont les noms chantent au fond de l'orgueil national : celui de La Hire, celui de Xaintrailles, géants de pierre qui semblent s'être fait mutiler, pour que, depuis la guerre de Cent Ans, cette toute petite bourgade fortifiée de Vianne, au bas de votre parc, poursuive un sommeil féérique dans l'intact corset de ses remparts. Une gare de chemin de fer est bien venue jusqu'à son seuil. Mais les locomotives avec leur sifflet, et les trains avec leur rumeur, contournent,

sans lui faire déranger sa pose, la gentille petite ville au Bois-Dormant. Non loin de la fontaine des Marguerite de Navarre et de Valois, sise en la garenne de Nérac, — et tout près du moulin à quatre tours avec mâchicoulis, fait pour broyer ennemis aussi bien que farines, dont le bon roi Henri s'intitulait meunier, — vous, Monsieur, vous vous êtes installé vigneron. Dans une entreprise modèle, et avec une science qui vous divertit, c'est par la glèbe et par le soleil que vous faites éditer, cette fois, de fort estimables vendanges. Et lorsque je récapitule les divers tableaux que, durant vos villégiatures, vous avez choisi d'avoir sous les yeux : ce large horizon sous lequel la poésie d'âges anciens, les signes en relief de l'histoire martiale, les vieux ombrages des Cours d'Amour se réunissent à l'activité moderne et aux occupations rurales, — j'entrevois un rapport avec votre genre d'imagination, qui toujours s'efforça de marier le romanesque et la réalité. Et je songe que cette brise cordiale, qui parcourt votre pays d'adoption, se respire aussi dans nombre de vos contes, où abondent les aventures piquantes, où règne une sentimentalité attachante, sel et résine de votre talent.

Parmi vos états de services, j'ai à inscrire encore que vous avez connu les honneurs de la trois centième représentation sur la scène parisienne ; et si je n'ai pas à explorer votre œuvre théâtrale, c'est que celle-ci, au total, est extraite de vos romans et qu'elle en reproduit les tendances et les distinctions. Mais je n'omettrai pas de rappeler que la Société des Gens de Lettres vous a élu, par deux fois, pour son président. Vous n'étiez pas plutôt entré en charge que vous eûtes à prendre la

parole aux obsèques de Victor Cherbuliez. Par la nature du sujet, par les observances dans les développements et le langage, ce fut littéralement votre premier discours académique. Je revois l'attitude du Doyen actuel de notre Compagnie qui, en cette circonstance, la représentait à votre côté. Je revois son attention s'éveillant avec un peu de surprise d'abord envers les harmonies d'une voix inconnue, se prenant tout à fait à vos périodes, à votre description imagée, à la justesse de votre ton. C'était là le suffrage de quelqu'un qui s'y connaît en éloquence. Et vous, Monsieur, vous aviez ainsi préludé dignement à la magistrale étude que vous avez consacrée, en cette séance, à Victorien Sardou.

Vous avez tracé de lui tous les portraits imaginables, nous l'exposant dans toutes les expressions et couleurs de son masque, dans tous les élans de son intelligence, dans tous les mouvements de sa personne, — depuis ce crayon à la Gavarni, où vous le montriez sur le quai de Seine presque adolescent encore, jusqu'à cette gravure à l'eau-forte que vous avez faite du vieillard incoercible et débonnaire. A cette galerie, si artistiquement composée par vous, il aurait pu me rester une figure à ajouter : celle de Sardou académicien. Mais il n'officia que deux fois dans nos solennités publiques : le jour de son introduction, et le jour où il eut la mission de prononcer l'éloge de la Vertu. Pendant trente et un ans qu'il fut des nôtres, il ne lui advint de recevoir personne ; et cela signifierait que lorsque l'Académie confia sa Direction à ce grand animateur, à ce prodigieux agent de

vitalité, on y eut dispense pour un trimestre de mourir.

Qui sait toutefois si le nom de Sardou ne pourrait revenir dans la salle de nos réunions, comme l'objet vivant du débat, lorsque le travail du Dictionnaire sera parvenu à la lettre S?... Un homme de théâtre déjà, par la force de son individualité, a baptisé un genre; et si marivaudage n'est pas un terme qui se prenne en bonne part, ce n'est point la faute à Marivaux, mais à l'injustice de ses détracteurs... Justement, après le mot « sardonique », bien fait pour rappeler cette verve qui appartient, avec le reste, à l'auteur de *la Famille Benoiton*, de *Nos bons villageois*, de *l'Oncle Sam* ou de *Marquise*, quelqu'un ne fera-t-il pas remarquer que le nom propre de Sardou s'est élargi jusqu'à exprimer aussi un genre, et qu'il lui est survenu de fourmiller comme un substantif ordinaire dans les polémiques et les conversations.

Faire du Sardou, Aimer le Sardou, Être réfractaire au Sardou... Que de locutions usuelles s'offrent à l'esprit et fourniraient les exemples que nous avons coutume d'insérer, pour appui de nos définitions! Sans compter cette ténébreuse métaphore : « Ce n'est pas du Sardou de derrière les fagots », que le dramaturge tant applaudi a pu quelquefois lire, en souriant, dans certains comptes rendus où l'on ne rougissait pas de statuer en ce style, sur le sien.

Quant à la définition elle-même du sens attaché à ce nom, à ce mot — et dans la nécessité de la réduire à deux lignes, — ne serait-ce pas l'essentiel de dire que Sardou signifie, en art dramatique, « la manière d'obtenir avec un petit moyen un grand effet »... Ce petit moyen, qui tantôt est la lettre égarée de *Fernande*, tantôt le

parfum de *Dora*, la tourterelle en cage de *Thermidor*, voire même le vol du couvert d'orfèvrerie dans l'*Affaire des Poisons*, ou encore la blessure à la main du jeune conspirateur de *Patrie*, ce magique petit moyen, Victorien Sardou en usa avec une précision si constante, avec une autorité si obsédante que les gens peuvent bien oublier le sujet de la pièce, mais se souviennent indéfiniment qu'elle est celle où il y a cela. Et, pendant que quelques-uns n'ont voulu voir là que de l'artificiel, je discerne au contraire qu'une pente naturelle ramène du théâtre de Sardou à l'immense théâtre de la vie : On ne saurait pas toujours raconter comment le destin fit, à tel endroit, évoluer la marche du monde; mais il n'est pas sorti de la tête qu'il y eut, là dedans, ces petits moyens dénommés le grain de sable de Cromwell, le nez de Cléopâtre...

C'était notamment un grand effet que Victorien Sardou tirait d'un petit moyen, lorsque, au troisième acte de *Ma lame Sans-Gêne*, Napoléon, excédé par une querelle entre ses sœurs, laisse échapper un cri instinctif qui n'est plus de notre langue maternelle : le *basta* italien, l'injonction de silence dans l'idiome corse. Certes, le resplendissant conducteur d'hommes a été complètement expliqué par des livres savants, mais qui, en cela même, s'adressent au public lettré et non pas à la masse. Tandis que ce cri vrai et imprévu, pareil à ce qu'il aurait pu jaillir de la gorge d'un Sforza ou d'un Coleoni, c'était lumineux sur l'auditoire comme un zigzag de foudre; c'était un éclair de suggestion doctorale. Quel raccourci de l'histoire tenait en ce seul mot de théâtre! La notion de l'Épopée, que chacun a en soi, trouvait prétexte à se

transformer, à se modifier. Cette brève interjection, coupant le dialogue français d'une sonorité étrangère, avait pour conséquence de réintégrer un dieu dans le rang des hommes, à l'instar desquels il n'était donc fait que d'éléments divers et de morceaux disparates; car la divinité ne se conçoit que d'essence unique; et la caractéristique de Zeus fut de s'exprimer exclusivement en grec; et Jupiter n'a jamais parlé que la langue des Flamines et d'Horace ou de Virgile.

Un autre trait littéraire de Victorien Sardou est exquis pour ce qu'il offre de justesse philosophique et d'humanité finement comprise. C'est au premier tableau de *Théodora*. L'épouse de Justinien a donné audience à un jeune légat des Francs. Qu'aura-t-elle de particulier à lui dire dans les phrases d'accueil? A quoi sa cervelle pourra-t-elle vraisemblablement penser? Qu'est-ce qui sera contenu de typique, de byzantin, dans le propos que va prêter l'auteur à cette aventurière de la veille, à cette impératrice du moment?... Eh bien, la première question qui vient aux lèvres de Théodora est de tous les temps, et révèle un des soucis les plus pressés de l'éternel féminin; c'est la question la plus propre à traduire l'anxieuse rivalité de la femme à l'encontre de tout son sexe, c'est aussi la plus discrètement coquette pour favoriser le compliment d'une comparaison. La souveraine d'Orient se préoccupe de la souveraine dont on a vanté le rayonnement à l'autre bout de la chrétienté : « — La reine Clotilde, lui fait demander Sardou, est-elle toujours jolie?... » En vérité, si ce détail devait paraître infime, je m'excuserais d'avoir été l'extraire, entre mille, et de

préférence à bien des richesses de cette production énorme. Mais j'ai cru que cela décelait soudain une grâce psychologique, une pénétration des replis du cœur, que l'on a parfois méconnues chez l'auteur des *Pattes de mouche* et de *la Haine*, en ne lui attribuant que la sorcellerie adroite, ou saisissante, du tour de main et des coups de théâtre.

Au surplus, toutes les chicanes qu'on lui chercha ont assurément fait bondir, à de nombreuses reprises, sa combativité redoutable et amusante. Mais il a eu, pour s'en consoler, la perpétuelle confiance dans sa signature sur l'affiche, que lui accordèrent ses contemporains ; il a eu la victoire d'une dernière pièce écrite à près de soixante-quinze ans ; il a eu des grandes joies de famille, pouvant compter encore comme étant des siens tous les membres de cette Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, dont il était le chef populaire et paternel ; il a eu les plus hautes distinctions honorifiques ; il a eu aussi sa retraite de Marly, ses chers beaux arbres, ses arbres de qualité, formant comme une aristocratie de la végétation, et dans lesquels il aimait les témoins séculaires des époques disparues, depuis l'histoire enrubannée qui, avec les rois, folâtra sur cette colline, jusqu'à l'histoire tragique qui la marqua de ses dévastations en 1793, de ses grondements en 1870.

A l'époque de l'occupation allemande, le rôle de Victorien Sardou fut tutélaire pour sa commune ; et un monument récemment inauguré y fait foi de la gratitude qu'on lui a conservée. Il a voulu avoir dans ce village sa dernière demeure. Quand nous l'y avons conduit, — après la cérémonie funèbre que Paris lui avait solennellement

faite, — il ne fut plus prononcé au cimetière qu'une allocution du magistrat municipal. Ce fut d'un laconisme touchant, poignant, presque la harangue du bon maire, jadis, de Montlhéry qui, dans son oppression à une visite officielle du roi, lui murmura, sans plus, que les habitants étaient heureux de l'avoir parmi eux. Et le suprême adieu s'exhala en ces termes : « Monsieur Sardou, vous avez été un brave homme ! » Ah ! tel que j'ai connu Victorien Sardou, tel qu'était Monsieur Sardou, comme disait son concitoyen avec une révérence posthume, tel qu'était celui qu'une tendresse irrévérencieuse du monde théâtral appelait le père Sardou, oui, je suis sûr, — si les morts ont encore des larmes, — que les siennes auront jailli, non pas tant au cours des panégyriques dont il était le héros depuis ce matin-là, mais à cet éloge naïf et doux, qui descendait dans le cercueil couronner sa bonhomie.

En vous invitant, Monsieur, à participer désormais aux travaux de l'Académie, je ne vous cacherai pas que, somme toute, ils sont assez nombreux et plus exigeants que l'on ne croit. Si la confection actuelle de notre huitième Dictionnaire va dépasser la moyenne des trente-cinq ans que prit chacune des éditions précédentes, ce n'est point que l'on ait ici moins de courage qu'autrefois à la besogne ; c'est que l'on y a beaucoup plus de besogne. La quantité de prix à décerner va toujours croissant ; et, pour déterminer consciencieusement nos choix, nous avons de longues heures à fournir aux lectures de prose et de vers, à des examens préparatoires de dossiers, à des convocations répétées dans les Commissions, à des controverses multi-

pliées dans les séances plénières. On ignore volontiers ces choses-là au dehors, où plus d'un suppose que, depuis l'an 1635, notre Assemblée n'aurait pas encore atteint, dans l'ordre alphabétique, à la moitié du recueil qu'elle reçut alors mission de former pour la perfection de la langue. Et si jamais vous écrivez, sur ce sujet, une lettre à Françoise, toute cultivée qu'elle soit par votre courrier jusqu'à maintenant, ne doutez pas d'avoir à la détromper, elle-même, dans sa persuasion que vous auriez trouvé parmi nous une sinécure. Devant une tâche qui promet d'augmenter encore, ou nous en menace, — puisqu'on prétendit récemment adjoindre des prix de repentir à nos prix de vertu, — vous allez, Monsieur, vous sentir, d'année en année, sollicité davantage par le devoir de collaboration confraternelle, et par l'aimable scrupule de vouloir être à la peine, également. Sachant avec quel zèle vous avez été capable, dans vos présidences, de vous dévouer à des intérêts collectifs, nous nous félicitons du précieux concours que vous nous apportez... Et c'est une raison, ajoutée à toutes les autres, de notre plaisir à vous souhaiter la bienvenue.